

RÉCIT DE LA PREMIÈRE JOURNÉE D'ÉCOLE

Premiers pas, grande émotion

Les premières fois sont rarement anodines. L'entrée d'un enfant dans la sphère scolaire ne fait pas exception. C'est carrément un événement vécu avec autant de stress que d'émotions. Hier, dans les classes de première année primaire, des larmes ont été pudiquement retenues.

Nawal Imès - Alger (Le Soir) - Ce 11 septembre restera longtemps gravé dans les mémoires des parents qui accompagnaient leurs enfants pour la première fois à l'école. L'événement — parce que c'en est un — auquel pourtant les familles sont préparées depuis des mois est loin de se vivre dans la sérénité.

Le stress aura été au rendez-vous. Et si les embouteillages empêchaient d'être à l'heure ? Et si finalement l'enfant réagissait mal au moment de la séparation ? Et si le contact ne passait pas avec la maîtresse ? Les questions taraudent les esprits et le stress est monté d'un cran hier lorsqu'à huit heures, il a fallu franchir cet antre du savoir dans lequel évolueront les enfants cinq années durant.

On explore les lieux, on se fraye un chemin parmi les plus grands, visiblement plus à l'aise que les «nouveaux». Il y a trop de monde dans cette cour immense.

Il faudra bien quelques minutes pour comprendre dans quelle bâtisse les premières années doivent se diriger. Le moment est chargé d'émotion. Sur la porte, il est écrit en grand «première année». C'est la bonne classe. Le soulagement ! Les murs sont d'un blanc immaculé, les rideaux flamboyants neufs, le tableau est blanc et une dizaine d'enfants ont déjà pris possession des lieux.

Les parents sont aussi nombreux que les enfants. Embrassades, phrases rassurantes, re-embrassades. Les enfants sont quelque peu inquiets. «A quelle heure je rentre à la maison ?», «Qui viendra me chercher ?». Les parents répondent, rassurent comme ils peuvent. Ils sont eux-mêmes partagés entre la fierté de voir leur enfant faire son entrée à l'école et des appréhensions multiples liées à un nouveau mode d'organisation, une nouvelle vie qui commence et qui impose désormais



Première rentrée, un moment chargé d'émotion.

de nouvelles habitudes pour tous.

Dans la salle de classe, sous le regard bienveillant d'une jeune maîtresse, les parents placent leurs enfants. Les premières

tables sont déjà occupées par les premiers arrivés. Il faudra se contenter de la troisième table. De toute façon, pensent certains, la première table ne sera jamais

pour leur fils, il est, dit-on, trop grand. A huit heures trente, c'est l'heure de laisser les enfants seuls face à la maîtresse. On prend les dernières photos, on fait un dernier bisou et encore une promesse d'être là «les premiers» devant la grille de l'école dès 11 heures 15 minutes. Evidemment qu'on y est arrivé à l'avance.

Devant la grille de l'école, c'est la chasse à la bonne information. «C'est qui la meilleure nounou ?», «Vous connaissez la maîtresse des première année ?». On veut tout savoir de ce mode qui est encore tout nouveau et dont on se fait la promesse de devenir incolable.

Lorsqu'à 11h 15 minutes retentit la cloche, c'est le soulagement. Les enfants sortent en rangs. Il est là, l'enfant prodige ! Il a survécu à cette première matinée. L'après-midi, il n'aura pas cours ? Aïe ! Ce n'était pas prévu. Plan B oblige. Merci au supérieur compréhensif. Demain, ça sera déjà le deuxième jour. On connaît l'école, on connaît la maîtresse. Le plus dur est derrière. L'année scolaire peut commencer....

N. I.

C'EST LA RENTRÉE SCOLAIRE

Les embouteillages sont de retour

Hier, c'était le premier jour de la rentrée scolaire, en somme la rentrée sociale. C'était aussi le premier jour du retour des embouteillages et avec eux des crises de nerfs.

Après une petite «accalmie» durant le mois d'août, les grands embouteillages sont de retour. Et ce ne sont pas les différents barrages sécuritaires sur les autoroutes qui faciliteront la circulation.

Quatre barrages fixes
entre Réghaïa et Alger

Sortis plus tôt que d'habitude, les familles algéroises s'étaient déjà préparées hier aux embouteillages. «Nous nous sommes réveillés à 5h30 pour sortir à 6h30. Le temps de prendre notre petit-déjeuner, nous préparer et habiller nos enfants. Nous nous sommes mis en route. A peine quelques minutes passées sur l'autoroute que nous apercevions les premiers bouchons de la journée. Il était à peine 7h 10», déplore une jeune cadre dans une entreprise privée. Et de préciser : «Nous habitons à Réghaïa. Mon mari et moi travaillons respectivement à Alger et à Baraki. Il faudrait, en somme, sortir à 6h pour être au boulot à 7h. Cela ne rime à rien.»

Comme elle, nombreux sont les automobilistes qui ont constaté hier que les barrages fixes sont maintenus, avec les multiples désagréments qu'ils provoquent. Dans les embouteillages, hier, parents et enfants prenaient leur mal en patience. Les jolies nattes des petites filles, le gel des cheveux pour les garçons et les beaux habits n'ont plus gardé leur fraîcheur.

«Avec cette chaleur et l'humidité, nos nerfs sont mis à rude épreuve. Mon premier réflexe a été de culpabiliser mon épouse parce qu'elle a pris le temps de mettre du parfum. Je fulminais pour un rien pour, à la fin, constater que la cause principale de ces «bouchons» est un barrage», témoigne un père de famille. Toutes les voies sont occupées par des voitures, poids lourds, autocars. La bande d'arrêt d'urgence et l'accotement sont bloqués. Les véhicules roulent sur tout ce qui est carrossable. «Je pensais que

le fait que l'état d'urgence ait été levé, nous n'aurions plus à subir ces barrages insignifiants», constate-t-il amèrement.

Le calvaire commence depuis Boudouaou où la Gendarmerie nationale a érigé un barrage de contrôle routier. Ce même corps sécuritaire a érigé un autre point de contrôle routier à Réghaïa. La police prend par la suite le relais. D'abord au niveau de la cité des Bananiers, puis à l'entrée de la route moutonnaire.

Sur la voie express allant de Dar El Beida à Ben Aknoun, deux barrages de contrôle routier, les gendarmes d'abord au niveau de la bretelle de Baraki et, ensuite, les policiers à moins de deux kilomètres, soit au niveau de la bretelle d'El Harrach.

«J'attendais avec impatience la livraison des nouvelles infrastructures routières devant être livrées. Je pensais que nos problèmes d'embouteillage seront de l'histoire ancienne. Sauf que même au niveau des nouvelles autoroutes, de nouveaux barrages sont érigés», relève, de son côté, un consultant.

Barrages sur les nouvelles
autoroutes

Automobilistes et passagers sont excédés et ne comprennent pas l'utilité de ces barrages fixes installés sur l'autoroute, sans aucune mesure de sécurité. «Imaginez la situation, vous roulez à 120 km à l'heure, comme indiqué sur les plaques de signalisation, et tout d'un coup, un barrage de la gendarmerie se dresse devant vous. C'est inconcevable. Cela ne se passe qu'en Algérie. Ils n'ont qu'à faire des rondes pour assurer notre sécurité au lieu de nous faire vivre ce calvaire quotidien», relève, pour sa part, un jeune avocat.

Au fait, même au niveau des nouvelles infrastructures routières, des barrages de contrôle fixes ont été installés par la gendarmerie. «Il n'y a, je crois, qu'en Algérie, que des barrages des forces de l'ordre sont dressés sur des autoroutes. La vocation d'une autoroute est d'éviter les nationales et départementales pour aller plus vite et gagner du temps. Or, parfois, on est bloqué pendant des heures», constate un expatrié



Dans les embouteillages, les automobilistes prennent leur mal en patience.

en poste en Algérie depuis six mois. «Ce qui me surprend et m'horripile est le comportement des agents des services de sécurité, gendarmes et policiers. Ils ont l'air distraits ou en conversation, ou se contentent de regarder sommairement les véhicules et les passagers lorsque vous dépassez le barrage. Parfois, ils détournent carrément leurs regards et se mettent à discuter, têtes baissées, avec à la main, leur détecteur de métaux», note un autre automobiliste.

Contre-productivité

Après avoir passé des heures en voiture, chauffeurs et passagers sont excédés à leur arrivée au travail. Les nerfs sont à fleur de peau. A coup sûr, en retard, ils mettent du temps pour se mettre au travail.

«Quand j'arrive au bureau, je mets un quart d'heure minimum avant de plonger réellement dans mes dossiers. Il m'arrive, dans certains cas, de refaire totalement ma toilette : je me lave le visage, je me parfume, pour me détresser. C'est impensable»,

s'écrit une jeune cadre dans une entreprise publique. Celle-ci n'est pas la seule à se retrouver dans la même situation. «J'ai beau essayer de m'organiser pour être à l'heure et ne pas subir le regard foudroyant de ma responsable, je n'y peux rien.

Mon mari et moi empruntons divers raccourcis pour arriver au même résultat : en retard et au bord de la crise d'hystérie», relève pour sa part une jeune assistante dans un cabinet d'avocat.

Ces situations ont laissé place à des supputations plus extravagantes les unes que les autres. Les uns affirment que «c'est voulu par l'Etat pour que nous nous ne travaillons pas et restons tout le temps miséreux». Et d'autres pensent que «les autorités ne savent pas quoi faire pour assurer la sécurité, alors elles dressent ces barrages.»

En tout état de cause, la seule question qui reste en suspens est : Jusqu'à quand devront les automobilistes algérois «vivre» avec ces barrages ?

M. O.